



Fanon, l'Algérien des possibles...

Fanon, the Algerian of endless possibilities...

Jean-Michel DEVÉSA¹

Professeur émérite - écrivain. Université de Limoges | France
jmdevesa@free.fr

Résumé: Tout en insistant sur trois aspects de l'œuvre et de la trajectoire de Frantz Fanon qu'il juge essentiels (le fondement universaliste de sa démarche militante ; sa capacité à saisir le caractère stratégique de la Révolution algérienne ; le lien étroit existant entre sa pratique clinique et son engagement politique), dans un commentaire très « situé » évoquant de nombreux souvenirs touchant aux années qu'il a passées - enfant et adulte - en Algérie, Jean-Michel Devésa engage un dialogue à la fois passionné et mélancolique avec celui qui, à Tunis, était le porte-parole du FLN - d'une génération qui n'a eu à recourir qu'à l'arme de la critique il exprime son admiration envers un aîné, figure emblématique de l'intellectuel combattant qui n'a pas failli, à une époque où la lutte contre le colonialisme ne laissait pas d'autre alternative que de s'en faire le complice ou de lui opposer la violence et la critique des armes.

Mots-clés : Fanon ; algérien ; dialogue ; intellectuel combattant ; critique des armes

Abstract: While highlighting three aspects of Frantz Fanon's work and career that he considers essential (the universalist foundation of his activist approach; his ability to grasp the strategic nature of the Algerian Revolution; the close link between his clinical practice and his political commitment), in a highly "situated" commentary evoking numerous memories of the years spent—as a child and as an adult—in Algeria, Jean-Michel Devésa engages in a dialogue that is both passionate and melancholic with the man who, in Tunis, was the spokesperson for the FLN—of a generation that had no choice but to resort to the weapon of criticism—he expresses his admiration for an elder, an emblematic figure of the militant intellectual who never faltered, at a time when the struggle against colonialism left no alternative but to become its accomplice or to oppose it with violence and the criticism of arms.

Keywords: Fanon; Algerian; dialogue; militant intellectual; armed struggle



En 2025, la France a toujours mal à l'Algérie, je veux dire que pour l'essentiel *mon pays est toujours dans le déni de l'Histoire* qui oppose et cependant lie nos peuples, de 1830 (je prends la date du débarquement des troupes commandées par le général de Bourmont, le 14 juin, à Sidi-Ferruch, comme point de repère commode) jusqu'à aujourd'hui : dans la conquête et la colonisation, la violence et la misère, la discrimination et la répression des aspirations nationales algériennes, le racisme et la stigmatisation de l'immigration ; et, malgré tout, sur le plan individuel et collectif dans la rencontre et le partage d'éléments anthropologiques et culturels en relation les uns avec les autres, au nord et au sud d'une Méditerranée qui, depuis plus de deux mille ans, fait jonction puisque

¹ Auteur correspondant : JEAN-MICHEL DEVÉSA | jmdevesa@free.fr

au « carrefour » de plusieurs mondes et héritages, l'Europe et l'Afrique, l'Occident et l'Orient, la civilisation gréco-romaine et les univers médiévaux, la chrétienté et l'islam, le Maghreb et le Machrek, etc. La « question » algérienne - pour user d'un euphémisme dont sont friands la presse dominante et la classe politique - constitue en effet, avec le gouvernement de Vichy et la collaboration avec l'administration nazie pendant la Seconde guerre mondiale, l'une des deux époques que le corps social français rechigne à appréhender et à examiner clairement au terme d'une démarche franche et sincère, et en vue d'en tirer des leçons bénéfiques pour le présent et le futur, ce à quoi il ne parviendra pas tant qu'il occultera d'une part les raisons de l'effondrement politique et moral inhérent à « l'État français » et à la « révolution nationale », et d'autre part son passé impérial et ses (toujours d'actualité) velléités néocoloniales. Aussi, dans un contexte diplomatique heurté, m'importe-t-il beaucoup d'avoir été sollicité par mon collègue Belabbas Bouterfas à participer à ce numéro spécial de la *Revue algérienne des lettres (RAL)* consacré à Frantz Fanon, autour du thème « Universalité et transdisciplinarité » : en cette année où nous célébrons le centenaire de sa naissance, j'ai été touché (et honoré) d'avoir ainsi la possibilité d'écrire deux ou trois choses de ce que je pense de la trajectoire de celui-ci, et de son rapport à la révolution algérienne, et d'avoir la chance de les publier en Algérie, ce qui leur confère un sens qu'elles n'auraient pas revêtu si je les avais confiées à un médium ressortant de l'ancienne puissance coloniale - ce choix hautement symbolique et politique, sans l'ombre d'une hésitation, je l'assume.

En France, Frantz Fanon a eu à traverser un long purgatoire. Dans la préface qu'elle a rédigée pour une réédition de *Les Damnés de la terre*, Alice Cherki l'a pointé :

Les Damnés de la terre, considéré comme un livre phare des années soixante-dix, essentiellement lié au tiers-mondisme et dont les avancées politiques étaient alors privilégiées au détriment de son interrogation insistante sur les fondements de l'aliénation de l'opprimé où qu'il se trouve, tomba ensuite dans l'oubli et, avec lui, l'ensemble de l'œuvre de Fanon considérée comme datée. Ses audaces politiques furent désignées comme obsolètes - puisque liées à une époque de décolonisation dite révolue - et porteuses d'un espoir déçu par les faits. (Cherki, 2023 : 12).

Après la remise en circulation de ses ouvrages, Fanon tend à être perçu comme une icône et un précurseur par des courants de pensée qui ont récemment émergé. Par un rayonnement bien supérieur à celui qui avait été le sien, il accède même au statut de « penseur majeur » : c'est là l'intention de La Découverte qui organise la promotion des livres en le gratifiant de cet éloge. Parmi les signes indubitables de cette notoriété nouvelle, on peut mentionner en septembre 2020, la parution du roman graphique *Frantz Fanon* de Frédéric Ciriez et de Romain Lamy (La Découverte) ; en 2021, la diffusion par France culture d'une série de quatre émissions « Révolution Frantz Fanon² » ; et, en 2024-2025, la sortie du film « Fanon » de Jean-Claude Barny. Il me paraît plus significatif encore de signaler la place accordée à Fanon au sein du discours « décolonial » et « intersectionnel » français dont la percée depuis une dizaine d'années dans la sphère médiatique, la communauté universitaire et intellectuelle, et les formations de gauche et d'extrême-gauche, est indéniable. Fanon y est « enrôlé » pour une critique de

² Cette série a été diffusée à l'antenne de France culture du 5 au 8 avril 2021, dans le cadre de « Les Chemins de la philosophie » : « Accueillir le cri de l'homme mutilé » (1/4), « *Peau noire, masques blancs* : se découvrir Noir dans le regard du Blanc » (2/4), « La Psychiatrie contre la colonisation des cerveaux » (3/4) et « *Les Damnés de la terre*, une philosophie de la violence » (4/4). [En ligne] : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-revolution-fanon> [consulté le 21 octobre 2025].

l'universalisme et de l'héritage des Lumières, concomitamment à ce qui me paraît être une forme de retour à l'essentialisme et au racialisme, en raison d'une interprétation (à mon humble avis) « forcée », sinon à contresens, de ses engagements politiques et idéologiques, et de leurs fondements philosophiques et théoriques (leur socle sartrien). Depuis la chute du Mur de Berlin (1989) et l'implosion de l'Union Soviétique (1991), le « vent d'ouest » est parvenu à substituer à la référence au marxisme et à la psychanalyse une radicalité se revendiquant certes de l'anticapitalisme mais négligeant l'appartenance de classe des sujets au profit de leur affirmation identitaire.

Quant à moi j'ai conscience, en écrivant à propos de Frantz Fanon, de procéder à un voyage dans le temps : la réflexion indispensable à l'élaboration de cet article, puis sa rédaction, m'ont ramené à ma jeunesse, au 24 septembre 1980, quand j'ai pris mes fonctions de professeur de français au lycée Ibn Khaldoun de Biskra, entamant ma carrière d'enseignant avec un contrat local en poche émanant du Ministère de l'Éducation de la République Algérienne Populaire et Démocratique. J'avais 24 ans ; l'Algérie était indépendante depuis le 5 juillet 1962. J'y étais né le 14 juillet 1956, et je l'avais quittée un jour de juin 1962 : j'ignore la date exacte de ce départ qui a été précipité, j'étais gamin et, quand j'ai été en âge d'interroger ma famille, personne n'a su (ou n'a voulu) me répondre. Ce dont je ne doute pas, c'est que les miens n'ont décidé de rejoindre la France (qu'aucun d'entre eux ne connaissait) qu'au lendemain des discussions intervenues du 18 mai au 17 juin entre Jean-Jacques Susini (pour l'OAS) et Abderrahmane Farès puis le docteur Chawki Mostefaï (pour le FLN) - étaient-ils mandatés par leurs organisations ?

Et de la médiation de Jacques Chevallier (l'ancien maire d'Alger démis par le général Raoul Salan en 1958), quand les espoirs que mes parents nourrissaient dans ces négociations ont été définitivement dissipés. Aujourd'hui comme hier (quand j'ai lu Frantz Fanon, dans les années 1970), j'ai l'impression que son appréhension des colonisés (de leur sensibilité, de leur psychologie, de leur résistance face à l'oppression), et son souci de ne pas analyser leurs comportements ni leurs réactions en dehors des rapports d'assujettissement, de dénigrement et d'humiliation dans lesquels ils étaient pris, et, donc, de discerner comment la domination et les exactions imposées et infligées par les colonisateurs réagissaient sur ceux-ci et les affectaient -, bref j'ai le sentiment (sauf complète cécité de ma part) que cette inquiétude de considérer avec rigueur *les situations* dans lesquelles les uns et les autres étaient plongés, plutôt que de les aborder sous le seul prisme de *l'identité*, convergeait avec l'attitude qui prévalait au sein des organisations marxistes dans lesquelles alors nous militions et qui nous paraissait en conformité avec la tradition ouvrière révolutionnaire : toutes et tous, nous étions des camarades - nous n'avions cure de notre couleur de peau, de nos origines, du milieu confessionnel dont nous étions issus, de la consonance de nos patronymes ; et c'est en vertu de ce présupposé - nous sommes toutes et tous des camarades ! - que nous nous adressions à celles et à ceux qui étaient susceptibles de renforcer nos rangs. À la naissance nous substituions la conscience politique, nous étions de là où nous vivions, travaillions et luttons avec celles et ceux qui, avant nous, y étaient déjà. Ce qui nous importait, c'était que le plus grand nombre optât pour la lutte « du bon côté de la barricade », en l'occurrence à partir d'une position de classe « juste », correspondant aux thèses, aux vues et aux intérêts d'un prolétariat auquel nous n'appartenions pas forcément mais dont il nous incombait d'embrasser la cause. Est-ce que je déraisonne lorsque je pose qu'il y a cinquante ans mes amis et moi nous parlions

*l'humanité dans la même « langue » qu'un Frantz Fanon appuyant sa démarche sur celle de Jean-Paul Sartre dans *Réflexions sur la question juive* ? Est-il fortuit que, dans *Peau noire, masques blancs*, Fanon s'y réfère, en mobilisant une de ses formules les plus expressives : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir... C'est l'antisémite qui fait le Juif! » ? (Fanon, 1961 :40)* Les Européens n'avaient-ils pas inventé les Noirs et les Arabes, et ne s'étaient-ils pas du même coup inventés en tant que Blancs, érigeant leur « blanchitude » en « valeur » étalon de l'humain : « *C'est le colon qui a fait et continue à faire le colonisé* » ? (Fanon, 1961 :40)

Cette *fabrique des dominés*, cette forge des colonisés par les colons, Frantz Fanon en dégage les mécanismes en s'épargnant deux écueils. Il s'affranchit d'abord de la fiction de l'objectivité de l'analyste, supposé extérieur à son objet d'étude : en promouvant une méthode n'occultant pas la subjectivité de la personne qui en use, il puise dans sa propre expérience d'Antillais, il la nourrit en outre des informations glanées dans et par sa pratique de médecin psychiatre, il éprouve ses hypothèses dans le cadre d'une épistémè qu'il s'est bricolée à partir de Karl Marx, de Sigmund Freud, de Sartre et de l'existentialisme (comme en témoignent ses emprunts et rapprochements réguliers à des articles de la revue *Les Temps modernes*), non pas en gardien de leurs temples mais en disciple éclairé, capable d'en actualiser les concepts et les préconisations (en énonçant, par exemple, qu'en Algérie, la classe révolutionnaire, c'est la paysannerie). Ensuite, au lieu de plaquer une grille interprétative sur les souffrances singulières sur lesquelles il se penche (chez les autres ou chez lui), c'est de l'individuel - d'un cas, d'une douleur, d'un drame, d'une tragédie - qu'il échafaude dialectiquement son argumentaire, et « se hisse » au plan du collectif, du groupe, du social. Si les Blancs ont « inventé » les Noirs (et tous les autres opprimés et subalternes), c'est parce qu'ils ont instauré un système (le rapport inégal entre les peuples ; la Traite négrière ; l'exploitation capitaliste de l'homme par l'homme, le colonialisme) qui « désarticule » et « disloque » la personnalité des uns et des autres, les assignant à l'aliénation selon des modalités spécifiques, les uns : en les condamnant à l'oubli d'eux-mêmes et à un terrible complexe d'infériorité (« *Le Noir veut être Blanc.* » (Fanon, 1961 :9) ; « *l'âme noire est une construction du Blanc* »)(Fanon, 1961 :224), les autres : en les rendant coupables de la « *déshumanisation* » de celles et de ceux qu'ils régissent et dont ils se croient « *supérieurs* » (« *Le malheur et l'inhumanité du Blanc sont d'avoir tué l'homme quelque part. / Sont, encore aujourd'hui, d'organiser rationnellement cette déshumanisation.* ») (Fanon, 1961 :11). Or, selon Fanon, la condition des Noirs, des Arabes, des Algériens, de tous les colonisés, de tous les exploités, ne se réduit pas à une affaire d'épiderme : « *S'il y a complexe d'infériorité, c'est à la suite d'un double processus : / - économique, d'abord ; / - par intériorisation ou, mieux épidermisation de cette infériorité, ensuite.* » (Fanon, 1961 :11). Rompre avec cette relation à la fois inique et pathogène, refuser « *le clivage imposé par l'Européen* » (Frantz, 1961 :78) ne sera effectif que si survient « *une restructuration du monde* » (Fanon, 1961 :79), et par conséquent, aux colonies, en Algérie, le démantèlement de l'ordre colonial, par la violence, par la lutte armée :

L'existence de la lutte armée indique que le peuple décide de ne faire confiance qu'aux moyens violents. Lui à qui on n'a jamais cessé de dire qu'il ne comprenait que le langage de la force, décide de s'exprimer par la force. En fait, depuis toujours, le colon lui a signifié le chemin qui devait être le sien, s'il voulait se libérer. L'argument que choisit le colonisé lui a été indiqué par le colon et, par un ironique retour des choses, c'est le colonisé qui, maintenant, affirme que le colonialiste ne comprend que la force. (Fanon, 1961 :81)

Je grandis à Bordeaux, dans l'amour de l'école et dans l'incrédulité envers des proches que l'amertume et le ressentiment ont (hélas) recuits, me construisant contre leurs insupportables vociférations, et dans l'incompréhension de ceux-ci, lesquels me reprochent de trahir la mémoire de nos morts, tandis que moi je récusé leurs scandaleuses œillères. En dépit de leur ire, dès que je suis en position de réfléchir par moi-même, la révolution algérienne a mes faveurs et je ne doute aucunement de sa légitimité. Est incommensurable mon admiration à l'endroit de Henri Alleg dont j'ai lu *La Question*, et de Francis Jeanson (dont la mère d'un des nôtres, à l'union des étudiants communistes de Bordeaux, est la compagne) et des membres de son réseau d'aide au FLN ; et aussi pour les pablistes qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour soutenir concrètement la cause algérienne pendant la guerre de libération. De nationalité et de culture françaises, je ne me suis jamais complu dans la douleur du « *pays perdu* » ni ne me suis revendiqué comme Pied-noir - je n'accorde que peu de prix à la pensée des origines et aucun crédit à la détermination par le sang et l'hérédité. En septembre 1980, le militant althussérien que je suis devenu est heureux (et curieux) de découvrir le pays qui l'a vu naître, sans pour autant l'assimiler comme ses aînés à la patrie qu'on leur aurait ravie, à eux et à lui, par le truchement d'un de Gaulle roué et manipulateur. Je débarque donc à l'aéroport Houari Boumédiène avec un préjugé des plus favorables : l'Algérie n'est-elle pas « *le phare du socialisme en Afrique* » ?

Le 8 mai 1945 : la Seconde Guerre mondiale est terminée, les forces de l'Axe rassemblant l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et le Japon impérial sont défaites. Pour cette victoire, les peuples colonisés ont versé l'impôt du sang. Et, sinistre ironie de l'Histoire, alors qu'à Paris on rit et on se réjouit d'avoir secoué le joug hitlérien, à Sétif l'aspiration du peuple algérien à un destin humain et libre est sauvagement réprimée. Sous d'autres latitudes, la révolte éclate : le 29 mars 1947, c'est l'insurrection malgache, elle a été précédée le 16 décembre 1946 par le soulèvement vietnamien à l'appel d'Ho Chi Minh. La déroute du corps expéditionnaire français à Diên-Biên-Phu, le 7 mai 1954, sonne le glas de toutes les tentatives de replâtrage de l'empire colonial. C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer le déclenchement par le FLN de la guerre de libération, le 1^{er} novembre 1954. Alors que la Guerre froide entre les deux blocs bat son plein, l'accès à la souveraineté revêt partout dans le monde une importance cruciale : « *Le colonisé, l'homme sous-développé sont aujourd'hui des animaux politiques au sens le plus planétaire du terme.* » (Fanon, 1961 : 79) Frantz Fanon est de ceux qui en prennent l'exacte mesure :

Le peuple colonisé n'est pas seul. En dépit des efforts du colonialisme, ses frontières demeurent perméables aux nouvelles, aux échos. Il découvre que la violence est atmosphérique, qu'elle éclate çà et là, et çà et là emporte le régime colonial. Cette violence qui réussit a un rôle non seulement informateur mais opératoire pour le colonisé. La grande victoire du peuple vietnamien à Diên-Biên-Phu n'est plus, à proprement parler, une victoire vietnamienne. À partir de juillet 1954, le problème que se sont posé les peuples coloniaux a été le suivant : 'Que faut-il faire pour réaliser un Diên-Biên-Phu ? Comment s'y prendre ?' De la possibilité d'un Diên-Biên-Phu, aucun colonisé ne pouvait plus douter. (Fanon, 1961: 69)

Le centre névralgique du monde, en tant que lieu d'une potentielle bascule révolutionnaire, a migré : il n'est plus en Europe, aucun pays occidental ne peut prétendre en être le foyer ; en revanche, partout où l'Europe et l'Occident ont étendu leur hégémonie, dans tous les territoires qu'ils ont transformés en leurs dépendances, les peuples des colonies et des pays « sous-développés » manifestent leur volonté de ne plus subir leur loi. C'est à eux - aux Algériens, à l'Afrique, à l'Asie, à l'Amérique latine bafoués

par l'Europe et l'Occident - que s'adresse Fanon, veillant à étayer ses analyses par la prise en compte des *intérêts* des parties en présence : lucide, il sait que « *les masses européennes [...] se sont souvent ralliées sur les problèmes coloniaux aux positions de nos maîtres communs* » (Fanon, 1961 : 103). Il ne désespère pas néanmoins que celles-ci « *décident de se réveiller, secouent leurs cerveaux et cessent de jouer au jeu irresponsable de la Belle au bois dormant* » (Fanon, 1961 : 103). À la différence des marxistes pro-soviétiques (sclérosés) qui récitent leur catéchisme, il discerne que c'est, dans ce qu'on désigne comme étant le « *Tiers-Monde* », que « *l'idée révolutionnaire* » n'est pas morte : il est tentant, ici, de mettre en perspective sa pensée avec ce que Che Guevara prône en août 1967 à la tribune de la Tricontinentale : « *Il faut créer deux, trois, plusieurs Vietnam pour obliger l'impérialisme à disperser ses forces* », et avec la remarque de Roland Barthes à laquelle en 1968 la plupart des protestataires est sourde : « *L'idée révolutionnaire est morte en Occident. Elle est désormais ailleurs* » (Barthes : 1979 : 43). En 1979, au chômage ou à l'auxiliariat auquel l'Éducation nationale française avait recours un couple de camarades a préféré un emploi fixe dans un établissement d'El Oued-Souf, dans le cadre de la réglementation algérienne, et non sous le régime de la Coopération et du Quai d'Orsay. Lorsque début 1980 la même annonce de l'administration algérienne, à laquelle ils ont répondu, paraît dans les colonnes du quotidien *Le Monde*, fort des informations qu'ils m'ont fournies, je constitue un dossier de candidature qui débouche sur mon recrutement.

Avant de m'envoler pour l'aéroport de Maison blanche/Dar el Beida, depuis celui de Bordeaux-Mérignac, je m'attarde à Paris après avoir participé à la Fête de L'Humanité (les 13 et 14 septembre, j'ai vérifié - c'est la dernière à laquelle j'ai assisté, je n'y suis plus retourné). Je souhaite rendre visite à Althusser et lui dire au revoir. C'est son épouse, Hélène Rytman qui (le 15 ?) me reçoit car Louis est interné. Je la connais assez bien et je l'apprécie, les ragots que j'entends parfois sur sa rectitude ne me concernent pas, ils sont déplacés. Quand Philippe Sollers les reprend en 1983 dans son roman *Femmes*, j'en suis indisposé : ne serait-ce que par pudeur, en tous les cas par respect pour sa mémoire, il aurait pu se dispenser de colporter ces vilénies, il aurait mieux valu la laisser reposer en paix.

Pendant la rédaction de ma thèse de III^e cycle portant sur les romans du surréaliste René Crevel, je m'en suis à plusieurs reprises entretenu avec Hélène : très jeune elle l'avait fréquenté ; elle m'a conseillé d'assister chaque fois que possible au séminaire de Robert Linhart : des ouvriers y intervenaient et nous avions besoin d'être à l'écoute de ce qui se pensait dans les usines et les ateliers. Ce jour-là, en septembre 1980, juste après la Fête de l'Huma, elle m'accueille dans leur appartement de fonction, à l'École. Louis étant absent, je ne passe pas comme d'ordinaire par son bureau, je sonne directement à l'autre porte, celle donnant chez eux. Au téléphone, elle m'a prévenu : nous parlerons de l'Algérie ; elle m'a prié de ne pas l'interroger sur la santé d'Althusser. De part et d'autre de la table basse du salon, avec chaleur, elle me suggère d'emporter avec moi des livres qui, à Biskra, et pendant tout mon séjour, me seront utiles, *Travail et travailleurs en Algérie* de Pierre Bourdieu et l'étude de Germaine Tillon, *Le Harem et les cousins*. Ils seront mes ouvrages de chevet. Je les ai transportés dans une cantine métallique remplie de quelques habits et surtout de bouquins - parmi eux, ceux de Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (dans l'édition du Seuil comportant la postface de Jeanson), *L'An V de la révolution algérienne* et *Les Damnés de la terre* (tous deux dans la collection « Cahiers libres » de chez François

Maspéro). Alors que je suis sur le point de prendre congé, Hélène me rappelle que Louis est natif de Birmandreïs. Elle ajoute que, s'il va mieux, ils pourront me rendre visite. Sur ces mots, je l'embrasse, et je file... J'apprends que Louis l'a étranglée, le 16 novembre, en me branchant sur Radio France Internationale dans une Renault 4L de couleur sable en route pour El Oued-Souf.

Frantz Fanon a fait ses études de médecine à Lyon et, à Saint-Alban en Lozère, il a servi en 1951-1952 comme interne sous la direction de François Tosquelles (un psychiatre-psychanalyste catalan, réfugié républicain), s'initiant ainsi à la psychothérapie institutionnelle dont celui-ci était un des « champions » (avec Jean Oury, à la clinique de La Borde dans le Loir-et-Cher). À l'hôpital de Blida, après y avoir été nommé, il s'est efforcé (par le moyen d'une « *socialthérapie* » inspirée de son séjour auprès de Tosquelles) de soulager des patients traumatisés par le conflit. En ces circonstances, il entre en contact avec le FLN, notamment par l'intermédiaire d'Abane Ramdane, « *l'architecte de la Révolution* » et l'un des animateurs du Congrès de la Soummam (13-20 août 1956).

Fanon se lie d'amitié avec lui, lequel soutient que le facteur « *politique* » doit l'emporter sur le « *militaire* » et les instances intérieures du Front sur celles de l'Extérieur, et que « *la libération de l'Algérie sera l'œuvre de tous* ». Fanon incarne par excellence l'intellectuel engagé, l'intellectuel réellement combattant. Sa dénonciation du colonialisme n'est pas uniquement verbale, ni « *programmatique* » : elle n'est pas matière à effets de manche sur les estrades des meetings électoraux, ou sous les préaux, en France, lors d'un quelconque scrutin ; il prend part à la lutte, sans se ménager, en s'exposant à tous les dangers, comme n'importe quel maquisard et recrue de l'Armée de Libération Nationale. Biskra, reine des Zibans. Elle s'étale, coincée entre le massif du Zab, l'oued généralement à sec au milieu duquel se trouve le mausolée de Sidi Zarzour et la palmeraie qui a enchanté André Gide, et que la spéculation immobilière grignote. Dans les lointains, je scrute quasiment matin et soir les Aurès se teintant en fondu enchaîné de mauve, de rose et de bleu céruleen. Pour poste de vigie, j'ai le balcon du logement qui nous a été attribué, à deux autres Français, eux coopérants, et à moi, à la Cité des enseignants, dans les parages de la voie ferrée pour Touggourt, au sud de la cité, le boulevard détache l'espace urbanisé de la steppe : il suffit de le traverser pour être de plain-pied dans le désert où s'accrochent encore les tentes de quelques nomades et les enclos d'épineux de leurs troupeaux de caprins et d'ovins. Cette région, je la sillonne en voiture, quittant le goudron pour la poussière des pistes, et je l'arpente, muni de la carte de capitaine que m'a offerte Louis Cambot, un *abersalte* - un patriote basque, sympathisant d'ETA militaire, salarié du laboratoire photographique de l'université où j'ai été élève -, en la soustrayant à des réserves que personne ne consulte depuis belle lurette.

Je suis en quête des ruines du *limes* édifié par les Romains et en maraude de vestiges antédiluviens. J'amasse un bric-à-brac de reliques qui me sont précieuses - oursins, gastéropodes et huîtres fossiles, céramiques, monnaies, fragments de lampes à huile - et qui augmentent le trésor que je constitue (parures, flèches taillées et haches polies, bois pétrifiés, coquilles d'œufs d'autruche - je n'achète rien, je veux tout dénicher par moi-même, je suis en proie à un fantasme de toute-puissance, à l'occasion de ces « fouilles » et de ces « récoltes » je m'imaginais être celui qui met au jour la vérité enfouie des êtres, des choses et de leurs rapports... Cette Algérie que j'explore (avec un marteau de géologue, une boussole, une *guerba*, deux jerricans métalliques d'essence et des tôles de

désensablement), je l'érige en théâtre de mon déniement car, si jusque-là la littérature, le théâtre et le cinéma ont été mes maîtres (avec les débats en cellule), à compter de cette année scolaire 1980-1981 c'est le monde réel qui est mon précepteur. Ce « magot » de fétiches hétéroclites est toujours en ma possession. Je le chéris dans le souvenir de mes vingt ans mais je me défends de laisser entendre que je les ai eu dans les Aurès, mes vingt ans : j'en interdis, non seulement parce que je m'applique à contenir ma névrose mais aussi parce que les victimes de la soldatesque qui a saigné vallées et villages, dans tout le pourtour du Chéchia, exigent de nous tous que nous soyons décents. Me croira-t-on ? Durant ces trois années, jamais je ne me suis aventuré à pénétrer dans un des fortins que l'armée française a bâtis pour quadriller et surveiller les axes de communication entre Batna, El Kantara, Menaïa, Arris et Kenchela ; il en a été de même ailleurs, en Algérie. J'avais peur de pactiser, malgré moi, avec quelques ombres maléfiques. J'étais hanté par l'avertissement prodigué par René Vautier : les meilleures intentions ne protègent pas d'une chute dans l'ignominie lorsque celle-ci est actionnée par un dispositif qui a la violence pour carburant.

Frantz Fanon est de celles et de ceux qui s'exaspèrent que la France, en 1945, n'ait pas compris que le temps des empires était révolu - les peuples ont dû, à deux reprises lui faire la guerre, en Indochine et en Algérie, pour qu'elle l'admette enfin. Or *quand Fanon est à Blida*, pour ce qui est du sort de l'Afrique et de la survie ou non de la colonisation, à tout le moins dans l'ère francophone, et donc y compris pour la Caraïbe et la Martinique, *tout se joue en Algérie*. En 1952, avec *Peau noire, masques blancs*, Fanon se présente à ses lecteurs comme s'il leur disait : « Moi, Antillais, je suis un Français mal compris comme Français par bien des Français » ; avec *L'An V de la révolution algérienne*, ce « Moi, antillais » évolue en un « Nous, Algériens », Fanon reconnaissant en l'Algérie sa « patrie mentale » ; cependant, ce « nous » s'élargit encore pour s'épanouir, avec *Les Damnés de la terre* et en écho à un poème de Jacques Roumain³, en un « Nous, Camarades » qui préfigure une humanité nouvelle : « *Moi, l'homme de couleur, je ne veux qu'une chose : / Que jamais l'instrument ne domine l'homme. Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme. C'est-à-dire de moi par un autre. Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme, où qu'il se trouve. / Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc* (Fanon, 1961 : 225) ». L'humanisme de celui qu'on pourrait qualifier d'intellectuel « organique » de la révolution algérienne est inséparable de sa pratique clinique : à Blida, bien sûr, mais aussi à Tunis quand il était porte-parole du FLN, et encore après avoir élevé au rang d'ambassadeur, Fanon a soigné de nombreux souffrants, même lorsqu'ils étaient des tortionnaires, ainsi que le démontre *Les Damnés de la terre*, puisque les comptes-rendus de cas collationnés à la fin du volume comprennent les tableaux psychiatriques de policiers français. Aussi n'est-il pas fortuit que l'« *ultime prière* » de Frantz Fanon ait été : « *Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge !* » (Fanon, 1961 : 225). Si de la famille je ne suis pas un chantre, c'est sans doute parce qu'à vingt ans, dans les milieux contestataires avec lesquels je frayais, l'union libre était davantage exaltée que le mariage. Cette posture voulait qu'on cédât à la conjugalité au crépuscule de sa vie, afin de mettre ses affaires en ordre et d'épargner le moindre préjudice à celle ou à celui qui restait.

³ Jacques Roumain, « Sales Nègres », in *Bois d'ébène* : « *Et nous voici debout / tous les damnés de la terre / tous les justiciers / marchant à l'assaut de vos casernes / et de vos banques / comme une forêt de torches funèbres / pour en finir / une / fois / pour / toutes / avec ce monde / de nègres / de niggers / de sales nègres* ». Je remercie vivement Frédéric Ciriez pour cette information.

Par ailleurs, indépendamment des sentiments que nous avons éprouvés les uns pour les autres, je n'ai aucune raison d'être fier des opinions politiques de mes ascendants : ils ont été aveugles à la réalité contre laquelle le peuple algérien s'est insurgé. Pendant longtemps, j'ai eu la dent dure à l'encontre de plusieurs d'entre eux. À l'orée de la septantaine, je me contente de ne pas trop chercher à savoir ce qu'ils ont dit et fait entre 1954 et 1962, c'est ma façon d'être charitable envers eux. Mais je n'oublie pas que, jeune communiste, j'ai essuyé de la part de certains de ces matamores bien des sarcasmes et des injures, la camaraderie militante m'apportant une chaleur, une joie et un partage que j'aurais aimé avoir auprès de ma « tribu ». Ce manque, durant toute mon existence, je l'ai comblé en m'inventant une parenté. Ainsi, en 2017-2018, au moment où j'écrivais mon roman *Une Fille d'Alger*, ai-je songé à solliciter ma collègue et amie Christiane Chaulet-Achour afin de lui demander si elle consentait à ce que je songe à elle comme un « grande sœur⁴ » : je l'envie d'avoir eu pour mère et père Suzanne Tamiatto et Alexandre Chaulet (conseiller en mai 1962 auprès de l'Exécutif provisoire à Rocher noir ; élu député d'Alger en septembre 1962 à l'Assemblée constituante) ; et pour belle-sœur et frère aîné, Claudine et Pierre Chaulet, lesquels ont eu l'intelligence et la générosité de s'engager dans le FLN (comme Anne-Marie, la fille aînée de Suzanne et Alexandre). Entre Christiane et moi, le maillage analogique est serré : Pierre Chaulet qui était médecin phthisiologue a servi en 1955 à l'hôpital de Blida quand y exerçait Frantz Fanon ; c'est (probablement) à l'appartement de Claudine et Pierre, à Diar al Mahçoul, que celui-ci a rencontré Abane Ramdane qui y était hébergé (lors de la Bataille d'Alger, en février 1957, alors que Pierre a été arrêté, Claudine a permis à Abane d'échapper aux parachutistes en l'exfiltrant dans une 2CV Citroën) ; après son expulsion d'Algérie, Pierre s'est installé avec Claudine à Tunis, où ils ont chacun poursuivi le combat avec le FLN, en parfaite entente avec Abane⁵...

De l'écheveau, un fil dépasse, on s'en empare et on l'attire vers soi, et pour peu d'agir patiemment tout suit : Viviane Candas est cinéaste et elle vit à Alger, elle a honoré son père, l'avocat Yves Mathieu, - un autre Pied-Rouge, défenseur du FLN et rédacteur des Décrets sur les biens vacants et l'autogestion (que promulgue le président Ahmed Ben Bella, en 1963) -, en réalisant un documentaire, « L'Algérie du possible » (2016), qui m'a bouleversé. Mathieu et Fanon, et comme Anna Greki, ont été des ferments du peuple algérien qui alors manquait et qui, sous certains aspects, manque toujours. Les soirs de désespoir profond devant le spectacle de nos idéaux planétairement dévoyés, ou meurtris, je me déssole de n'avoir rien pu faire, à mon niveau, pour mériter d'être avec eux, dans la phratrie des *Algériens du possible*.

Références bibliographiques

- CHERKI, Alice, « Préface à l'édition de 2002 », in Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, 1961, Paris, La Découverte, Collection « Poche »
 FANON, Frantz, in *Peau noire, masques blancs*.
 FANON, Frantz, *Les Damnés de la terre*.

⁴ Christiane Chaulet-Achour a beaucoup étudié Frantz Fanon. On pourra se reporter à *Frantz Fanon, l'importun* (2004), *Frantz Fanon, figure du dépassement. Regards croisés sur l'esclavage* (2011), *Dans le sillage de Frantz Fanon* (2019). Elle a dirigé un numéro « Frantz Fanon et l'Algérie » d'*Algérie Littérature Action* en 2011. On n'oubliera pas non plus son ouvrage chez Honoré Champion analysant *Peau noire, masques blancs* (2013).

⁵ Je remercie Christiane Chaulet-Achour de m'avoir communiqué, documents et textes à l'appui, ces précisions biographiques concernant sa famille.

BARTHES, Roland « Le Refus d'hériter », in *Sollers écrivain*, 1979, 2002, Paris, Seuil, Collection « Points Essais », n° 785,

ROUMAIN, Jacques « Sales Nègres », in *Bois d'ébène* : « *Et nous voici debout / tous les damnés de la terre / tous les justiciers / marchant à l'assaut de vos casernes / et de vos banques / comme une forêt de torches funèbres / pour en finir / une / fois / pour / toutes / avec ce monde / de nègres / de niggers / de sales nègres* ». Je remercie vivement Frédéric Ciriez pour cette information.